



HAL
open science

Le numérique et la parole : vers une archéologie de l'enchantement

Luca Nobile

► **To cite this version:**

Luca Nobile. Le numérique et la parole : vers une archéologie de l'enchantement. Cahiers Gaston Bachelard, 2021. hal-03546220

HAL Id: hal-03546220

<https://hal.science/hal-03546220v1>

Submitted on 27 Jan 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Le numérique et la parole : vers une archéologie de l'enchantement

par Luca Nobile (CPTC - UBFC)

Cahiers Gaston Bachelard 17, 2021, 17-34

1. Penser le numérique

J'analyserai le réel - ce que le langage commun appelle le réel -
par le possible

G. Bachelard, *La dialectique de la durée*, 1950

Le numérique est un environnement artificiel, engendré par des langages de programmation et utilisé grâce au langage naturel, qui assure entre autres la médiation des échanges linguistiques à distance entre les humains. La nouveauté qu'il introduit dans l'histoire longue des technologies langagières est la convergence de l'oral et de l'écrit sur un seul et même support, qui en détermine l'hybridation et l'interopérabilité. L'effacement de cette séparation originariaire, fondatrice des formes historiques de la culture, redéfinit la relation fondamentale entre langage et réalité que toute construction culturelle présuppose.

La séparation entre oralité et écriture n'est pas seulement l'un des grands clivages expressifs, anthropologiques et sociologiques de l'histoire humaine : c'est la base ontologique sur laquelle s'élève la charpente épistémologique du savoir historique, philosophique et scientifique. L'histoire est par définition histoire de la documentation écrite, et il n'y a pas de philosophie ou de science sans écriture. La convergence numérique entre l'oral et l'écrit n'est pas seulement une innovation historique, mais une innovation par rapport à l'histoire même, en tant que forme générale du rapport entre le temps, les événements et le savoir.

Le noyau de la *literacy hypothesis* est bien connu, et ses limites aussi¹. Il est probable que l'alphabet ait joué un rôle crucial dans la naissance de la pensée laïque et empirico-rationnelle de l'Occident. Il est improbable que ce soit le seul facteur important, qu'on puisse l'isoler des autres ou qu'il suffise pour expliquer toute sorte de retombée indirecte, de la démocratie à l'humanisme. Il est pourtant possible de mobiliser des arguments pragmatico-cognitifs solides pour étayer le noyau de l'hypothèse et en préciser la portée. Elle ne concernerait la culture, la politique ou la morale que par le biais d'une dimension plus fondamentale, de rang ontologique, celle du rapport entre langage et réalité. Cette dimension justifiera une approche de type archéologique².

¹ Pour le noyau : M. Mc Luhan, *The Gutenberg Galaxy: The Making of Typographic Man*, Toronto, University of Toronto Press, 1962, pp. 18-26 ; J. Goody et I. Watt, "The Consequences of Literacy", *Comparative Studies in Society and History* 5/3, 1963, pp. 304-345 ; E. A. Havelock, *Preface to Plato*, Cambridge and London, The Belknap Press of Harvard University Press, 1963, pp. 36-233 ; W. Ong, *Orality and Literacy: the Technologizing of the Word*, New York, Routledge, 1982. Pour les limites : D. R. Olson, "Why literacy matter, then and now", in W. A. Johnson et H. N. Parker (éds), *Ancient Literacies : The Culture of Reading in Greece and Rome*, New York, Oxford University Press, 2009, pp. 385-403.

² Au sens de l'archéologie philosophique de M. Foucault, *L'archéologie du savoir*, Paris, PUF, 1969, pp. 177-183, reprise et élaborée par G. Agamben dans *Le Sacrement du Langage : Archéologie du Serment*, Paris, Vrin, 2009 ; puis encore plus explicitement, d'un point de vue méthodologique, dans sa conférence en ligne "La voce, il gesto, l'archeologia" [Palazzo Serra de Cassano, 9 mai 2019], *YouTube: Accademia IISF [Istituto Italiano per gli Studi Filosofici]*, <https://youtu.be/Qkvlp4hUpL4>, 2019 (consulté le 2.7.2021).

2. Ecriture, oralité, numérique

Il faut prendre le langage écrit comme une réalité psychique particulière. Le livre est permanent, il est sous vos yeux comme un objet

G. Bachelard, *La poétique de la rêverie*, 1960

L'expérience traditionnelle de l'écriture comporte l'objectivation de la parole dans un objet inanimé externe, persistant et silencieux³. Produit par les mains pour les yeux, cet objet est utilisé par un scripteur pour s'adresser à un lecteur situé typiquement ailleurs et dans un autre temps, et pour se référer à une réalité habituellement absente, elle aussi, du lieu et du temps de l'écriture et de la lecture. Ces séparations entre la parole et le son qui la véhicule, le scripteur et le lecteur à qui il s'adresse, l'acte d'énonciation et la réalité représentée dans l'énoncé sont techniquement nécessaires pour utiliser l'écriture : elles sont constitutives du rapport que les cultures écrites présupposent entre langage et réalité, et de ce qu'on entend d'habitude par *langage* et *réalité* à l'intérieur de ces cultures. Une conséquence de cette structure ontologique fondamentale est que l'écrit a besoin en priorité de représenter la réalité absente dont il parle. Une autre, est qu'il ne peut pas s'adapter en temps réel aux changements qu'il produit chez le locuteur et dans la réalité pour les guider de manière fine. Dans l'écrit, la constativité tend donc à prédominer sur la performativité. En outre, puisque la réalité est représentée, plus que transformée, elle tend à se présenter, à son tour, comme une entité objective : un ensemble d'objets dont l'existence et les propriétés ne dépendent pas du fait qu'on en parle (latin médiéval *realitas* "choséité"). Cette objectivation simultanée du langage et du réel est la condition pour que les énoncés sur le réel puissent se conserver dans le temps, et pour qu'il puisse donc y avoir quelque chose comme une histoire, une philosophie et une science⁴.

L'expérience originaire de l'oral, produit par la bouche pour les oreilles, est différente : il ne s'agit pas d'un objet qui représente une réalité d'objets, mais d'un événement qui engendre une éventualité d'événements⁵. Physiquement, la parole n'est pas un objet matériel, mais un événement énergétique : un train d'ondes sphériques de compression et décompression de l'air, qui secoue la matière environnante avec des valeurs d'intensité et de fréquence, selon une structure temporelle polycyclique, faite de plusieurs cycles enchâssés les uns dans les autres (les cycles oscillatoires de la voix, porteurs des traits phonologiques, enchâssés dans les cycles syllabique, respiratoire et dialogique, porteurs des valeurs morphologiques, syntaxiques et pragmatiques). Cet événement énergétique bruyant, polycyclique, éphémère et perturbateur s'adresse typiquement à un interlocuteur présent pour se référer à la réalité présente. Une conséquence de cette structure fondamentale est que la parole ne vise pas tant à s'adresser à l'interlocuteur pour représenter la réalité, qu'à exécuter des actes de langage modifiant immédiatement sa conduite et le cours des événements qui, à leur tour, peuvent modifier la parole qui les modifie, récursivement. La performativité tend ainsi à prédominer sur la constativité. Cela explique la croyance, fréquente dans les cultures orales, dans le pouvoir magique de la parole, et dans une réalité animée, influencée par le fait qu'on en parle⁶.

Les différentes structures fondamentales de l'oral et de l'écrit se reflètent dans des différences

³ Voir au moins E. Benveniste, *Dernières leçons - Collège de France 1968 et 1969*, Paris, Gallimard, 2012, pp. 91-135 ; et R. Jakobson et L. Waugh, *La charpente phonique du langage*, Paris, Minuit, 1980, pp. 90-98.

⁴ Cf. entre autres J.-F. Lyotard, *La condition postmoderne*, Paris, Minuit, 1979, pp. 43-48.

⁵ Cf. L. Nobile, "Le symbolisme phonétique à l'âge de l'oralité numérique : une perspective sur le langage par delà 'nature' et 'culture'", *Signifiances / Signifying*, 3/1, 2019, pp. i-xxxv <https://doi.org/10.18145/signifiances.v3i1.228> (consulté le 2.7.2021) ; parmi mes sources d'inspiration, B. Malinowski, "The problem of meaning in primitive languages", in C. K. Ogden et I. A. Richards, *The Meaning of Meaning*, New York, Harcourt Brace & World, 1923, p. 297-336 ; et B. L. Whorf, "The relation of habitual thought and behavior to language", in Id., *Language Thought and Reality*, Cambridge, MIT, 1956, pp. 134-159 (p. 147).

⁶ Cf. J.-F. Lyotard, *cit.* pp. 35-43.

grammaticales bien connues⁷. L'écrit, plus rigide syntaxiquement, emploie relativement plus de substantifs, de 3^{èmes} personnes et de phrases déclaratives (des moyens qui lui servent pour représenter la réalité absente). L'oral, syntaxiquement plus flexible, a relativement plus de verbes, de 1^{ères} et 2^{èmes} personnes, et de phrases exclamatives, interrogatives et injonctives (des moyens pour agir sur les événements présents). En outre, l'écrit, en effaçant à la fois les sons des mots et ceux des événements, tend à occulter leur liaison dans l'action et à présenter ainsi le signe linguistique comme arbitraire (opinion dominante chez les lettrés). Au contraire, l'oral, en harmonisant les sons des mots avec ceux du contexte pour renforcer l'expressivité et l'efficacité performative, tend à exalter la motivation du signe (opinion dominante chez les illettrés)⁸.

Le numérique peut être conçu comme une forme d'écriture tellement perfectionnée que sa représentation du réel est devenue indiscernable du réel même, et que l'oralité, en tant que partie du réel, y a été incorporée sous la forme d'un code alphanumérique, représentant une séquence audiovisuelle⁹. Physiquement, le numérique est à la fois un objet matériel (*hardware*) et un événement énergétique (*software*), articulés entre eux par le courant électrique. Les propriétés quantiques des cristaux liquides des écrans permettent de simuler à la fois la permanence des objets écrits et l'évanescence des événements oraux. Dans cet environnement partagé, l'écrit et l'oral tendent à l'hybridation. L'écrit acquiert des propriétés de l'oral, telles que l'instantanéité, l'évanescence, la modifiabilité, la multimédialité, la dialogicité polyphonique et la contextualité proxémique. L'oral emprunte à l'écrit la persistance, l'asynchronie, la reproductibilité, l'ubiquité, l'archivabilité et l'unidirectionnalité. Ainsi hybridés, l'oral et l'écrit convergent vers l'interopérabilité : on peut effectuer une recherche sur clavier ou par commande vocale, dicter un texte au smartphone ou s'en faire lire un à partir d'une photo, écouter la presse grâce à des voix synthétiques¹⁰, ou lire une vidéo grâce à des sous-titres automatiques.

Aussi, la séparation traditionnelle entre l'écrit et l'oral, fondatrice du clivage entre culture haute empirico-rationnelle et culture basse magico-mythique, se nuance-t-elle dans ses formes et dans ses fonctions. Si, sur le plan grammatical, l'oral numérique tend à se standardiser et l'écrit à se rapprocher du parlé, sur le plan pragmatique, les frontières entre constativité et performativité se nuancent. Non seulement de nouveaux actes de langage hybrides apparaissent, sous la forme par exemple de commandes performatives écrites des logiciels (*Retwitter*, *Partager*, *Quitter*, etc.), mais il devient de plus en plus difficile de savoir si un banquier parle d'économie pour la décrire ou pour l'influencer, ou si un site de news traite d'une tendance virale pour la raconter ou pour la déclencher. Le même audiovisuel numérique qui permet des représentations parfaitement fidèles de la réalité permet aussi la création d'événements synthétiques parfaitement faux, indiscernables du réel (*deep fake*). Sur le plan sociolinguistique, la convergence entre l'écrit et l'oral nuance ou renverse les hiérarchies traditionnelles : un scripteur en ligne ne jouit plus d'un statut plus prestigieux qu'un parleur, par exemple, au contraire. Au-dessus d'eux, pourtant, un nouveau niveau hiérarchique apparaît : celui du programmeur qui façonne l'environnement leur permettant de communiquer, grâce à un langage logico-mathématique destiné à être converti en code binaire et exécuté par les machines¹¹.

⁷ Cf. par exemple E. Cresti et M. Moneglia (éds.), *C-ORAL-ROM. Integrated Reference Corpora for Spoken Romance Languages* (vol. + DVD), Amsterdam and Philadelphia, John Benjamins, 2005, p. 7 ; D. Biber, S. Johansson, G. Leech, S. Conrad et E. Finegan (éds.), *Longman Grammar of Spoken and Written English*, Edinburgh, Pearson Education Limited, 1999, pp. 65-66 ; J. Liang et H. Liu, H., "Noun distribution in natural languages", *Poznań Studies in Contemporary Linguistics* 49/4, 2013, pp. 509-529 ; T. De Mauro, F. Mancini, M. Vedovelli et M. Voghera, M. (éds.), *Lessico di frequenza dell'italiano parlato*, Milano, Etaslibri, 1993, p. 155.

⁸ Cf. L. Nobile, "Le symbolisme phonétique à l'âge de l'oralité numérique...", *cit.* ; voir aussi sur ce point E. Benveniste, "Nature du signe linguistique", *Acta linguistica* 1, 1939, p. 23-29.

⁹ Nous comprenons et dépassons, donc, la perspective de D.J. Staley, *Computers Visualization and History : How new technology will transform our understanding of the past*, New York, Routledge, 2015, p. ix suivv., selon laquelle le propre du numérique serait le traitement de l'image et non celui du langage.

¹⁰ Cf. M. Elboudrari, "La presse écrite tend l'oreille vers les articles audio", *Ina: La Revue des Médias*, 24 mai 2021 <https://tinyurl.com/48w5e9fd> (consulté le 2.7.2021).

¹¹ Conformément à la célèbre démonstration de L. Wittgenstein, selon laquelle toute proposition logique est réductible à

On distinguera donc trois niveaux sur lesquels le numérique transforme le rapport historique entre langage et réalité, oralité et écriture, performatif et constatif. Premièrement, l'écriture acquiert un rôle purement performatif en tant que code informatique engendrant les événements logiciels. Deuxièmement, les usagers se servent des logiciels à travers des éléments lexicaux, les commandes, qui jouent, eux aussi, la fonction éminemment performative de déclencher des événements (*Accéder, Ouvrir, Enregistrer, etc.*). Troisièmement, cet usage assure la communication à distance entre les humains, dans des formes qui hybrident oralité et écriture : des objets écrits et des événements audiovisuels sont encapsulés dans des dispositifs portables, encapsulables à leur tour dans des événements de la vie. Ni objet représentant des objets, ni événement engendrant des événements, l'énoncé numérique typique se présente plutôt comme un dispositif déclenchant des dispositifs : une unité discursive, dotée d'une logique performative interne, qui amorce des événements prévisibles et contrôlés (le même, la vidéo virale, la théorie conspirationniste, la publicité ciblée, etc.)¹².

3. Le numérique dans l'histoire longue des technologies langagières

C'est pourquoi une sorte de polyphonie est seule propre à rendre compte du langage de la science moderne.

G. Bachelard, *Le matérialisme rationnel*, 1963

Jusqu'en 1875, l'évolution des technologies langagières a coïncidé avec celle des techniques d'écriture et chaque transformation de ces techniques a comporté une transformation du paradigme culturel dominant¹³. Ces changements culturels dépendent des changements pratiques que les techniques introduisent dans le rapport habituel entre langage et réalité, et se présentent souvent, dans les théories, comme de nouveaux présupposés métaphysiques sur la nature du langage et du réel. Quoique limités à la sphère de l'écrit, ils constituent le meilleur modèle dont nous disposons pour tenter d'anticiper les retombées culturelles de long terme de la révolution numérique.

L'histoire de la culture occidentale peut être subdivisée en cinq âges principaux, selon les technologies langagières dominantes :

- 1) Âge de l'oralité primaire (en Grèce, jusqu'au Ve s. av. J.-C.)
- 2) Âge du rouleau manuscrit en papyrus (Ve s. av. J.-C. - IVe s. ap. J.-C.)
- 3) Âge du codex manuscrit en parchemin (IVe s. - XVe s.)
- 4) Âge du livre imprimé et de la presse périodique en papier (XVe s. - XXe s.)
- 5a) Âge des technologies analogiques de l'oral et de l'écrit (XXe s.)
- 5b) Âge des technologies numériques de l'oral et de l'écrit (XXIe s.)

L'âge précédant l'alphabétisation des Grecs connut une primauté socioculturelle de l'oral comparable à celle de nos jours. Bien qu'une partie des élites utilise l'alphabet dès le VIIIe s., que des lois s'écrivent depuis le VIIe s. et que quelques proses ioniennes soient rapportées dès le VIe s., ce ne fut qu'au Ve s. que la scolarisation massive des populations urbaines libres donna lieu à un univers culturel écrit partagé, c'est-à-dire à un marché du livre¹⁴. Jusqu'à ce tournant, le regard que

la binarité de la négation : *Tractatus logico-philosophicus*, London et New York, Routledge, 1921, p. 70 (§6.001).

¹² Pour un cadrage et une discussion critique de la littérature, cf. H. Boullier, B. Kotras et I. Siles, "Savoirs incertains : étudier 'complots' et 'vérités' à l'ère numérique", *Reset* 10, 2021, <https://doi.org/10.4000/reset.2698> (consulté le 2.7.2021) ; voir aussi S. Vosoughi, D. Roy et S. Aral, *cit.* "The spread of true and false news online", *Science* 359, 2018, pp. 1146–1151.

¹³ Cf. M. Mc Luhan, *cit.* pp. 74-126 ; R. Chartier, *Culture écrite et société*, Paris, Albin Michel, 1996, pp. 17-40 ; C. Herrenschildt, *Les trois écritures : langue, nombre, code*, Paris, Gallimard, 2007, pp. 40-41.

¹⁴ Cf. E. A. Havelock, *cit.* p. 40 ; H. Blanck, *Il libro nel mondo antico*, Bari, Dedalo, 2008, pp. 31-42 ; J. P. Sickinger, *Public records and archives in classical Athens*, Chapel Hill et Londres, University of North Carolina Press, 2012, pp.

la culture grecque porte sur son passé relève d'une perspective mythique, véhiculée par voie orale à travers le chant, la poésie ou le théâtre. Les mythes ne visent pas tant à représenter les événements du passé de manière véridique qu'à en extraire des archétypes recyclables dans le présent, pour obtenir une consolidation sentimentale du lien politique, permettant d'engendrer de nouveaux événements¹⁵. Cette primauté de l'efficacité performative de l'énonciation du mythe sur la vérité constative de ses énoncés s'explique bien par les propriétés de l'oral analysées auparavant. Le fait que l'âge de l'oralité primaire soit caractérisé par le mythe suggère que le caractère mythique de certains dispositifs discursifs actuels (conspirationnisme, *fake news*, "vérités alternatives", etc.) pourrait constituer une propriété structurelle et non conjoncturelle de la culture techno-orale émergente. Une simple pédagogie moderniste visant à rétablir la vérité constative pourrait en ce cas s'avérer insuffisante, et la question bien plus délicate se poserait, de comment réinventer des valeurs émancipatoires dans un univers irréversiblement mythifié.

L'année de naissance de Platon (428 av. J.-C.), le premier philosophe dont la tradition nous ait transmis les écrits, est celle de la première tragédie où l'écriture est représentée, non plus comme un instrument surnaturel, mais comme des épîtres que les personnages s'échangent, et qui changent le cours des événements¹⁶. Lorsque Platon a 25 ans, Athènes adopte l'alphabet ionien, en déclenchant l'unification des écritures grecques¹⁷. Quatre ans plus tard, lorsque les Athéniens exécutent Socrate pour avoir défié le savoir mythique, Xénophon et Platon fournissent les premières attestations d'un marché du rouleau manuscrit en papyrus, preuve que l'alphabet est désormais un media redoutable, concurrençant la transmission orale¹⁸. Platon compose alors l'œuvre en prose qui constituera le point de départ de la pensée occidentale. L'affirmation de la philosophie comme nouveau paradigme culturel coïncide avec la généralisation de l'alphabet. Elle est le reflet, dans l'énoncé, de ce que l'écriture est sur le plan de l'énonciation : la fondation d'un type de discours qui, en se séparant, en tant qu'objet, de la réalité dont il parle, suppose une réalité d'objets existant indépendamment du fait qu'on en parle. Ce tournant est systématisé par Aristote, le premier qui écrit sur la base d'une bibliothèque et d'une bibliographie¹⁹, et qui élabore les concepts de constativité (*logos apophantikos*)²⁰ et d'arbitraire (*kata syntheken*)²¹. Or, c'est justement le statut de cette réalité existant indépendamment du fait qu'on en parle qui est aujourd'hui ébranlé, non seulement théoriquement, mais cognitivement, par l'hybridation numérique entre oralité et écriture, performativité et constativité, efficacité et vérité.

L'avènement du *codex*, l'ancêtre du livre actuel, est dû certainement aux chrétiens, qui l'adoptent au Ier s. et l'imposent au IVe s²². Le *codex* est plus compact, économique et portable que le rouleau, mais pourquoi les chrétiens sont-ils les seuls à s'en apercevoir ? À la différence du paganisme et de l'hébraïsme, religions ethniques ancestrales, transmises par voie familiale, tribale ou étatique, le christianisme est une religion émergente, à vocation universaliste et sociale, qui se

1-7 ; G. Horrocks, *Greek : a history of the language and its speakers*, Oxford, Wiley-Blackwell, 2010, pp. 43-72.

¹⁵ Cf. E. Cassirer, *Language and myth*, New York, Dover, 1946, p. 8 ; M. Eliade, *Cosmos and history : the myth of the eternal return*, New York, Harper, 1959 : pp. 37-38 et 76 ; M. Pavlou, "Past and Present in Pindar's Religious Poetry", in A. P. Lardinois, J. H. Blok, et M. G. Van Der Poel (éds), *Sacred Words : Orality, Literacy and Religion*, Leiden and Boston, Brill, 2011, pp. 59-78.

¹⁶ Euripide, *Hippolyte*, v. 856 suivv. cit. in H. Blanck, cit., p. 35.

¹⁷ H. Blanck, cit., p. 184 ; et A. Meillet, *Aperçu d'une histoire de la langue grecque*, Paris, Klincksieck, 1975, p. 230.

¹⁸ H. Blanck, cit., p. 157.

¹⁹ H. Blanck, cit., p. 184-185 ; et R. Blum, *Kallimachos: The Alexandrian Library and the Origins of Bibliography*, Madison, The University of Wisconsin Press, 1991, pp. 52-53.

²⁰ Aristote, *De interpretatione* 17a1-7 ; cf. H. Arens, *Aristotle's theory of language and its tradition: texts from 500 to 1750*, Amsterdam et Philadelphia, Benjamins, 1984, p. 25.

²¹ Aristote, *De interpretatione* 16a1-29 ; cf. L. De Cuypère et K. Willems, "Meaning and Reference in Aristotle's Concept of the Linguistic Sign", *Foundations of science* 13/3, 2008, pp. 307-324 ; ainsi que D. Quarantotto, "Aristotele sulla naturalità e convenzionalità del linguaggio", *Elenchos* 26/1, 2005, pp. 139-159.

²² H. Blanck, cit., pp. 134-140 ; et C. H. Roberts et T. C. Skeat, *The birth of the codex*, Londres, The Oxford University Press, 1983, pp. 35-53 ; H. Y. Gamble, *Books and readers in the early Church : A history of early christian texts*, New Haven et Londres, Yale University Press, 1995, p. 32-67.

répand éminemment par la parole, adressée en particulier aux illettrés. La parole du Messie est censée primer sur l'autorité des Écritures²³ et le fait qu'elle s'incarne dans ses actes revêt un rôle doctrinal crucial²⁴. Ce retour du christianisme à la parole est à tel point marquant historiquement que les termes qui aujourd'hui la désignent en français, *parole* et *parler*, ne sont que des dérivés du latin chrétien *parabolare* « raconter les paraboles [du Messie] ». Véritable prototype du parler, l'évangélisation ne consiste pas à lire l'Évangile du début à la fin, mais à en citer des extraits pour les adapter aux circonstances. Or, si le rouleau impose une lecture séquentielle, le *codex* est une mémoire à accès aléatoire (RAM) : il peut être consulté en sautant d'une page à l'autre. Cette différence fonctionnelle a des racines sociologiques : le rouleau est l'ancien instrument de loisir des élites (les *honestiores*), fait pour apprécier la valeur intrinsèque d'un texte littéraire du début à la fin ; le *codex*, lui, est l'outil professionnel émergent des classes moyennes (les *humiliores* ; les seuls qui peuvent être crucifiés) : un registre ou un cahier de comptes, conçu pour s'ouvrir, littéralement, aux activités pratiques. Ni littéraires ni sacrés, les premiers *codex* de l'Évangile (II^e-III^e s.) sont des pense-bêtes au service d'une transformation orale des mœurs, à la fois armes de l'évangélisation et symboles de l'émancipation des humbles. Le papyrus, matériau pauvre, domine sur le parchemin, et le discours messianique, visant à propager la parole divine pour la réaliser performativement, prévaut sur le discours théologique, visant à en décrire la nature²⁵. Puis, lorsque les chrétiens accèdent au pouvoir (313-380), le *codex* devient le nouveau standard éditorial, et l'Évangile le texte-clé de la littérature sacrée. On passe alors au parchemin, matériau riche, pour mieux le conserver dans les bibliothèques impériales des nouvelles capitales du Nord (Milan, Trèves), plus humides. Le discours théologique constatatif sur la nature de Dieu, en tant que réalité existant indépendamment du fait qu'on en parle, prend alors le dessus sur le discours messianique, qui reste l'apanage des mystiques²⁶. La course à la consultabilité et à l'intégration oral-écrit se poursuit aujourd'hui avec la recherche plein texte et la portabilité des dispositifs numériques. Consulter un texte lorsqu'on parle est devenu une pratique de masse. Significativement, si le discours théologique est durablement marginalisé, le discours mystique n'a jamais été aussi populaire.

Première *start-up* capitaliste²⁷, l'imprimerie interpose entre le scripteur et le lecteur une machine englobant le savoir-faire du premier, et brisant sa parité avec le second, pour permettre une production en série de copies à un coût marginal décroissant. Grâce aussi au papier, produit en Europe dès le XIII^e s., une baisse des prix et une hausse des profits se profilent, à condition qu'un public assez vaste et homogène achète un nombre assez grand de copies. La standardisation des langues nationales par la grammatisation et la lexicographie s'ensuit²⁸. L'imprimerie transforme aussi le statut des images, des diagrammes et des formules qui deviennent des éléments informatifs stables et jouent un rôle décisif dans la « révolution scientifique », dès son texte éponyme²⁹. Puis, une fois la consultabilité améliorée grâce à la table des matières (XVI^e s.), l'imprimerie enfante son innovation-clé : la presse périodique (XVII^e s.). La presse entérine un changement définitoire pour la culture « moderne » (du latin *modo* « depuis peu ») : la naissance de l'actualité. Elle synchronise l'appréhension des nouvelles et engendre une communauté de savants qui réfléchissent ensemble. Avant l'imprimerie, non seulement chaque région lisait ses *codex* dans un dialecte différent, mais la

²³ Saint Paul, *Lettre aux Romains* 3,21 et 4, 13 ; *Première lettre aux Corinthiens* 1,18 à 2,16 ; et cf. G. Agamben, *Il tempo che resta : un commento alla Lettera ai Romani*, Turin, Bollati Boringhieri, 2000, pp. 85-91.

²⁴ Évangile de Saint Jean 1, 1.

²⁵ Par exemple Origène d'Alexandrie, *Contra Celsum*, I, 1 ; cf. G. Agamben, *Il tempo*, cit. pp. 22-23 et 86-91.

²⁶ Ce tournant est bien représenté par l'œuvre de Saint Augustin, le premier grand écrivain de l'Église latine, et en particulier par son *De Trinitate*.

²⁷ D. Guellec, "Gutenberg revisité : une analyse économique de l'invention de l'imprimerie", *Revue d'économie politique* 114/2, 2004, pp. 169-199.

²⁸ Cf. M. Mc Luhan, cit. pp. 229-231 ; S. Auroux, "Introduction: le processus de grammatisation et ses enjeux", Id. (éd), *Histoire des idées linguistiques*, Tome 2, Liège, Mardaga, 1992, pp. 11-64 ; L. Febvre et H.-J. Martin, *L'apparition du livre*, Paris, Albin Michel, 1971, p. 465-466.

²⁹ Le *De revolutionibus orbium caelestium* de N. Copernic (Norimbergae, Petreius, 1543) est richement illustré ; cf. aussi E. L. Eisenstein, *Printing revolution in early modern Europe*, Cambridge, Cambridge University Press, 2005, pp. 3-45 ; L. Febvre et H.-J. Martin, cit., p. 413.

propagation des nouveautés était si lente et inégale que le cadre de référence partagé ne pouvait que s'ancrer dans des vérités éternelles. L'imprimerie et la presse font du « depuis peu » le nouveau cadre de référence. L'expérience d'objectivation par l'écrit que les anciens faisaient individuellement, les modernes la font collectivement, d'où la puissance de l'objectivité scientifique. Des boucles de rétroaction, puis des cyclones se forment, entre les nouvelles relayées par la presse et le désir des lecteurs d'y contribuer : le paradigme de la *révolution* s'installe. Auparavant, une idée originale, une révolte ouvrière ou une innovation technique tendaient à rester reléguées dans leur particularisme. La presse fait du court-circuit entre le particulier et l'universel le moteur d'un nouveau temps, dont le tempo coïncide avec celui de la révolution scientifique, politique et industrielle. La synchronisation des esprits, la reproductibilité des images et la standardisation des langues se poursuivent aujourd'hui sous les formes de l'instantanéité numérique, du multimédia et de la traduction automatique universelle. Le paradigme de la révolution s'est généralisé à tel point que la chose étant désormais partout, elle n'est plus nulle part.

L'analogique investit l'oral en 1876³⁰. Les noms de *téléphone* (1876), *phonographe* (1877) et *gramophone* (1888) attestent du saut consistant à graver (-graphie, gramo-) directement la voix (*phon-*) et lui conférer la transmissibilité à distance (*télé-*) typique de l'écrit. Cette technologisation de l'oral répond en partie au besoin d'intégrer, dans l'univers culturel bourgeois, la classe ouvrière urbaine issue de la révolution industrielle, dont l'autonomie culturelle, due à l'illettrisme, représente une menace pour l'ordre social (1830, 1848, 1871). D'une part, on confie ainsi à l'école publique la mission de l'alphabétisation de masse et, d'autre part, on développe une culture orale analogique contrôlée par l'État et le grand capital (sous le logo *His master's voice*, 1900). La coïncidence entre la naissance de la radio (1922) et l'apparition des totalitarismes (1923-1945) illustre bien comment l'analogique contribue à l'apprivoisement du prolétariat urbain : par une subordination néo-tribale à la vive voix du chef, accompagnée d'un grand *revival* de la pensée mythique, que l'amplification électrique rend monstrueux³¹. La démocratie télévisée bannira les injonctions à l'impératif et les interrogatives oratoires faisant la performativité de la parole du *Führer* et du *Duce*, pour les concentrer dans les publicités. L'impératif publicitaire deviendra le nouveau prototype du performatif totalitaire, tributaire d'un univers mythique où la consommation compulsive d'objets superflus et polluants est célébrée comme un élixir d'émancipation et de bonheur. Mais ce retour analogique de l'oral et du mythe comporte aussi l'ouverture d'horizons plus intéressants, à partir notamment de F. Nietzsche. Le choix de N. Bohr, prix Nobel pour la physique en 1922, d'adopter comme blason le symbole taoïste du *taijitu* et la devise héraclitienne *contraria sunt complementa*, ou la sollicitude de W. Pauli, prix Nobel en 1945, pour les archétypes mythiques de C. G. Jung, sont les symptômes d'une convergence profonde entre les cultures orales archaïques et les vues de la nouvelle physique³², dont le numérique n'est qu'une application industrielle. Avec les mots d'un grand spécialiste contemporain des *quanta* (qui s'inspire du mystique indien Nāgārjuna), « nous devons abandonner [...] l'idée d'un monde fait de choses [...]. La meilleure description de la réalité que nous avons trouvée est en termes d'événements qui tissent un réseau d'interactions [...]. C'est une erreur d'assumer que la physique est une description des choses à la troisième personne [...] ; la physique est toujours une description de la réalité à la première personne »³³.

L'histoire a été le temps de la documentation écrite. Le numérique a modifié la nature de l'écrit, bouleversé ses propriétés constitutives et nuancé sa séparation originaire de l'oral. Ainsi, nous fait-il revivre quelque chose du temps où l'histoire a commencé. Le numérique est à la fois l'accomplissement, la récapitulation et le dépassement du processus millénaire d'intégration entre

³⁰ Cf. J. Sterne, *The audible past : cultural origins of sound reproduction*, Durham, Duke University Press, 2003, p. 1 ; R. Jakobson et L. Waugh, *cit.* p. 93.

³¹ Cf. au moins M. Adena, R. Enikolopov, M. Petrova, V. Santarosa et E. Zhuravskaya, "Radio and the Rise of The Nazis in Prewar Germany", *The Quarterly Journal of Economics* 130/4, 2015, pp. 1885-1939.

³² Cf. F. Capra, *The Tao of Physics : An exploration of the parallels between modern physics and eastern mysticism*, Boulder, Bantam, 1977, pp. 145-46. W. Pauli et C. G. Jung, *Atom and archetype : The Pauli-Jung letters 1932-1958*, Princeton, Princeton University Press, 2001.

³³ C. Revelli, *Helgoland*, Milan, Adelphi, 2020, chap. V, 3 (ma traduction).

l'oral et l'écrit que l'on vient d'esquisser. Il présuppose l'alphabétisation des classes travailleuses et donne lieu à une nouvelle organisation de la production économique, fondée sur la centralité du travail langagier et cognitif. Le numérique n'est, au fond, que la machinerie de cette nouvelle organisation du travail³⁴. À la différence de l'analogique, il n'est pas premièrement un instrument de loisir, mais de travail, et ne traite pas tant le langage comme moyen de communication, que comme facteur de production. À la différence de la machinerie industrielle, pourtant, qui transforme principalement des matériaux en objets, la machine informatique transforme des formes : après les avoir réduites en unités discrètes et comptables, les informations, elle en fait de nouveaux processus, objets ou événements. Les formes que l'informatique transforme sont les structures abstraites organisant l'ensemble de la société, ce qu'on appelle depuis Platon des idées (gr. *eidos* "forme"). L'informatique automatise le traitement des idées, que les humains produisent en grande partie grâce au langage, afin d'en faire des ressources économiques³⁵. Partout où elle apparaît, en outre, elle banalise, dévalorise et exproprie le savoir-faire des travailleurs cognitifs pour le leur rendre sous la forme d'un logiciel génial, devenu la propriété du grand capital. Tout comme, entre 1850 et 1950, les artisans qualifiés des usines ont été transformés en ouvriers à la chaîne asservis à la machinerie industrielle, les artisans de la cognition se transforment aujourd'hui en ouvriers du numérique, asservis aux rythmes et aux tâches des applications et des plateformes³⁶. Ce projet d'asservissement de l'humain à la machine (du travail vivant au capital fixe, dirait K. Marx)³⁷ n'est pourtant plus contrecarré par un projet de transformation de la société. La postmodernité semble avoir renié la révolution politique, dispositif moderne, pour revenir aux insurrections, aux rébellions et aux révoltes d'antan. Dans une économie fondée sur le langage comme facteur de production du présent, l'emploi du langage comme instrument critique, préfigurant un avenir auquel le présent devrait se destiner, semble devenu inaudible. Malgré son incapacité manifeste à résoudre les problèmes capitaux qu'il produit (réchauffement climatique, destruction de la biodiversité, sapement de la démocratie par des concentrations inouïes des richesses...), l'ordre socio-économique existant parvient à se représenter comme le seul possible, et à empêcher l'émergence de discours qui le démentent.

4. Numérique et poétique

On dirait que l'image poétique, dans sa nouveauté, ouvre un avenir du langage

G. Bachelard, *La poétique de la rêverie*, 1960

L'histoire de la pensée linguistique distingue traditionnellement deux types de théories du signe : une théorie conventionnaliste, selon laquelle les mots représentent les choses suivant des critères arbitrairement institués³⁸, et une théorie naturaliste, selon laquelle cette représentation répond en partie à des contraintes naturelles, dont la similarité entre la forme des mots et celle des choses³⁹. Si le conventionnalisme reflète le point de vue dominant dans les cultures écrites, le

³⁴ Cf. Y. Moulrier-Boutang, *Le capitalisme cognitif : La Nouvelle Grande Transformation*, Paris, Amsterdam, pp. 73-108.

³⁵ Cf. J.-F. Lyotard, *cit.* pp. 11-17.

³⁶ Cf. S. Haber, "Actualité et transformation du concept d'exploitation : l'exemple du travail numérique", *Actuel Marx* 63/1, 2018, p. 70-85.

³⁷ Cf. K. Marx, *La Capital : Critique de l'économie politique* [1867], Paris, PUF, 1993, pp. 416-515 ; Id. *Manuscrits de 1857 - 1858 dits "Grundrisse"*, Paris, Editions sociales, 2011, pp. 750-850.

³⁸ Par exemple : Aristote, *De interpretatione*, 16a 1-29 ; J. Locke, *An Essay concerning Humane Understanding* [1690], Londres, Chuchil et Mansbip, 1700, pp. 235-237 (liv. III, ch. 2) ; F. de Saussure, *Cours de linguistique générale*, Paris, Payot, 1916, pp. 100-101.

³⁹ Par exemple : Platon, *Cratyle*, 422c-427d ; G. W. Leibniz, *Nouveaux essais sur l'entendement humain*, in Id. *Œuvres philosophiques latines et françaises*, Amsterdam et Leipzig, Schreuder, 1765, pp. 236-245 (liv. III, ch. 2) ; E. Sapir,

naturalisme se présente comme la tentative d'y intégrer une certaine compréhension de l'expérience orale⁴⁰. Une troisième famille de théories, dites mythiques, magiques, mystiques ou poétiques, est souvent négligée comme irrationnelle. Leur spécificité est qu'elles ne traitent pas le langage comme un moyen de représentation, mais comme une puissance créatrice, liée au réel de manière motivée, non parce qu'elle l'imiterait, mais parce qu'elle le créerait à sa propre image. Dans les langues anciennes, le champ lexical du "langage" est souvent lié à celui de la divinité créatrice ou du principe ultime du cosmos⁴¹. C'est une perspective fréquente dans les cultures orales, comme l'attestent à la fois les anthropologues⁴², les documents les plus archaïques des cultures écrites⁴³, les savants de toute époque puisant aux conceptions ancestrales du langage⁴⁴, ou encore les illettrés formulant leurs propres théories de la parole⁴⁵.

Si les théories poétiques nous apparaissent irrationnelles (c'est-à-dire incompréhensibles), c'est qu'entre leur formulation et leur appréciation les coordonnées énonciatives ont changé : elles s'inscrivaient dans un univers oral, et ont été transmises par l'écrit, qui en a faussé ou effacé certains présupposés épistémologiques. L'idée que la parole crée le réel ne peut que surprendre, si le prototype du réel auquel on pense est constitué d'objets. La création langagière se présente alors comme un charme à la *Harry Potter* où des mots font apparaître des choses. Tout devient moins extravagant, pourtant, si le prototype du réel est fait d'événements. À cette condition, que la parole crée le réel est une simple évidence, puisque les événements sont souvent engendrés par des actes de langage. C'est pourquoi tant de textes archaïques éloignés entre eux, mais proches de l'oralité primaire, partagent ce type de vision.

Les théories poétiques thématisent pertinemment la capacité du langage à engendrer le réel parce que le langage poétique, avant de se figer dans ses formes littéraires, a joué des fonctions éminemment mythopoïétiques et cosmogoniques, dans les cultures orales, dont il a constitué la principale infrastructure communicationnelle. L'aède, le rhapsode ou le bard qui mémorisait, grâce au rythme et aux figures de son, l'encyclopédie mythologique de sa culture, se chargeait ensuite d'y puiser des contenus mémorables, émouvants et partagés afin d'éclairer les événements présents, les rendre intelligibles à sa communauté et renouveler les fondations politiques lui permettant d'agir de concert⁴⁶. La mythopoïèse d'un passé exemplaire se reflétait dans la cosmogonie d'une *polis* capable de le réactualiser dans le présent. Sans remonter au rôle des poèmes homériques dans la résistance ionienne aux Perses, on peut penser à celui que la Chanson de Roland ou la Marseillaise

"Language as a form of human behavior", *The English Journal* 16, pp. 421-433 and Id. "A study in phonetic symbolism", *Journal of experimental psychology* 12, pp. 225-239.

⁴⁰ Cette hypothèse est développée dans L. Nobile, « Le symbolisme phonétique à l'âge de l'oralité numérique... », *cit.*

⁴¹ C'est le cas, par exemple, de l'hébreu *dabar* "mot, chose, discours, Verbe", du sanskrit *vāc* "discours, langage, Verbe", du grec *logos* "discours, raison, proportion, Verbe, Dieu", du latin classique *fātum* "sort, destin ; le proféré", du latin chrétien *verbum* "mot, parole, Verbe, Dieu" et de l'ancien chinois *dào* "chemin, raison, parler, la Voie".

⁴² À partir de B. Malinowski, *cit.* et de B. L. Whorf, *cit.*

⁴³ Par exemple dans le *R̥g Veda* (X, 114, 8 et X, 125, 7 ; cf. A. Padoux, *Recherches sur la symbolique et l'énergie de la parole dans certains textes tantriques*, Paris, Bocard, 1963, pp. 20-22), dans la *Chāndogya Upanishad* (III, 12, 1 ; cf. A. Padoux, *cit.*, p. 29-34), dans la Bible (*Gn* 1, 1-31, *Ps* 33, 6, *Sg* 9, 1, *Jn* 1, 1-14), dans le *Sefer Yetsirah* (cf. G. Scholem, *Il Nome di Dio e la teoria cabalistica del linguaggio* [1970], Milano, Adelphi, 1998, pp. 29-35) ; chez Héraclite (fr. 70 Tonelli, chez Sextus Empiricus, *Adversos Mathematicos*, 7, 132) ; dans le *Shoji Jisso Gi* de Kukaï (cf. Y. S. Hakeda, *Kukai Major Works*, New York et Londres, Columbia University Press, 1972, pp. 234-246) ; et, d'une manière à peine plus implicite, dans le *Dào De Jīng* de Lao Tseu (I ; cf. J.J.-L. Duyvendak [éd.], *Tao tō king - Le livre de la voie et de la vertu*, Paris, Maisonneuve, 1987, pp. 15-17).

⁴⁴ Par exemple Nigidius Figulus (chez Aulu-Gelle, *Noctes Atticae* X, 4), Abhinavagupta (*Paratrisikavivarana, Tantraloka* ; cf. A. Padoux, *cit.* pp. 55-75 et 183-260), Abraham Aboulafia (*Get Ha-Shemot* ; cf. G. Scholem, *Major Trends in Jewish Mysticism* [1946], New York, Schocken, 1974, pp. 119-155), ou encore Walter Benjamin ("Sur le langage en général et sur le langage humain" [1916], in Id. *Oeuvres* I, Paris, Gallimard, 2000, p. 142-165).

⁴⁵ Par exemple Jakob Böhme (cf. V. Pektaş, *Mystique et Philosophie : Grunt, abgrunt et Ungrund chez Maître Eckhart et Jacob Böhme*, Amsterdam et Philadelphia, Benjamins, 2006) ou Jean-Pierre Brisset (*La grammaire logique suivi de la science de Dieu précédé de 7 propos sur le 7e ange par Michel Foucault*, Paris, Tchou, 1970).

⁴⁶ Cf. E. Cassirer, *cit.*, p. 8 ; M. Eliade, *cit.* pp. 37-38 et 76 ; M. Pavlou, *cit.*, pp. 59-78.

ont pu jouer dans leurs contextes historico-politiques respectifs⁴⁷. Aujourd'hui, la forme poétique qui se rapproche davantage de cette fonction originaires est peut-être le rap, genre dominant de l'âge numérique, représentant une moitié de toute la musique écoutée en France, né de la popularisation électronique des moyens de production de l'audio, et investi donc d'importantes attentes émancipatoires, qui en font un facteur mythopoétique et cosmogonique important pour la communauté politique des dominés⁴⁸.

Une dynamique cosmogonique est visible aussi dans d'autres réémergences, plus prosaïques, du discours mythique dans l'espace numérique. Les théories conspirationnistes, par exemple, sont souvent porteuses d'enjeux politiques importants (négationnisme du 11 Septembre, du changement climatique, du Covid)⁴⁹, et certaines sont expressément conçues pour inciter à l'action politico-électorale (le complotisme QAnon en faveur de D. Trump)⁵⁰. La répugnance que leur rapport désinvolte à la vérité peut susciter ne doit pas faire méconnaître leur puissance performative, dépendant du fait qu'elles interceptent des propriétés émergentes du numérique (la primauté de la performativité même à l'écrit) et du traitement neurocognitif du langage (le besoin de bavarder, d'expliquer, d'appartenir ou de partager des nouveautés, vraies ou fausses soient-elles)⁵¹. À remarquer que le poétique reste marginal dans ces mythologies, dont la préférence pour la prose est d'ailleurs l'un des facteurs qui les oppose frontalement aux vérités scientifiques.

Le poétique occupe une place encore différente au sein du dispositif cosmogonique dominant. La publicité commerciale et la propagande politique lui assignent en effet un rôle décisif, tout en le subordonnant à des buts prosaïques. Dans l'espace numérique, elles s'organisent désormais autour d'une boucle de rétroaction (publicité/propagande → interaction de l'utilisateur → profilage de l'utilisateur par un algorithme d'IA → publicité/propagande perfectionnées) qui vise à rendre prévisibles les comportements des humains, pour les conditionner idéologiquement et leur vendre un maximum de marchandises, au profit de l'accumulation du capital, et au frais des biens communs environnementaux et sociaux. Le rôle du poétique dans ce dispositif consiste à engendrer des énoncés mythiques, mémorables et émouvants célébrant les qualités morales des dentifrices, des pneumatiques, des banquiers et des politiques, tout en assurant la constitution d'une communauté dépolitisée de consommateurs en surpoids, addicts aux sucreries, aux écrans et aux achats compulsifs.

Plusieurs estiment, néanmoins, que le poétique est appelé à jouer un rôle dans l'évolution des humains et dans la désaliénation de leur rapport à la nature⁵². On peut se demander pourquoi, et comment il faudrait l'analyser, techniquement, pour que cela soit plausible.

Dans un célèbre article de 1960⁵³, R. Jakobson proposait de concevoir le poétique, au-delà de

⁴⁷ Cf. D. Boutet, "La politique et l'histoire dans les chansons de geste", *Annales* 31/6, 1976, pp. 1119-1130 ; F. Robert, *La Marseillaise*, Paris, Imprimerie nationale, 1989.

⁴⁸ Cf. M. Bettinelli, "Rap Business", *Le Monde*, 2021 - https://www.lemonde.fr/culture/video/2021/08/15/rap-business-pourquoi-le-rap-domine-le-marche-de-la-musique_6091492_3246.html ; V. Fayolle et A. Masson-Floch, "Rap et politique", *Mots. Les langages du politique* [En ligne] 70, 2002, <journals.openedition.org/mots/9533> (consulté le 22/09/21) ; T. L. Gosa et E. Nielson, *The Hip Hop & Obama Reader*, Oxford, Oxford Scholarship Online, 2015.

⁴⁹ Cf. H. Boullier, B. Kotras et I. Siles, *cit.* et S. Vosoughi, D. Roy et S. Aral, *cit.*

⁵⁰ Cf. G. Brandy et D. Leloup, "QAnon : aux racines de la théorie conspirationniste qui contamine l'Amérique", *Le Monde*, 14 octobre 2020 ; R. Rérolle, "Aux sources de QAnon, un collectif italien d'extrême gauche qui aurait malgré lui inspiré la théorie complotiste", *Le Monde*, 19 février 2021 ; Wu Ming, *La Q di Qomplotto : QAnon e dintorni. Come le fantasie di complotto difendono il sistema*, Rome, Alegre, 2021.

⁵¹ Cf. S. Vosoughi, D. Roy et S. Aral, *cit.*

⁵² Par exemple, selon G. Agamben, la poésie est la forme dans laquelle la désactivation des dispositifs de pouvoir se manifeste à l'intérieur du langage ("Giorgio Agamben: la philosophie comme archéologie" *France Culture*, 1^{er} février 2008, <<https://youtu.be/EaD0mPK9uls>>, 43'20 suivv. ; visité le 27.10.2021) ; selon E. Morin "le sens de la poésie, c'est le sens de la qualité suprême de la vie" (*Amour Poésie Sagesse*, Paris, Seuil, 1997, Avant-Propos) ; et selon A. Barrau, face à la catastrophe écologique, "l'avenir sera poétique ou ne sera pas" (*Le plus grand défi de l'histoire de l'humanité. Face à la catastrophe écologique et sociale*, Paris, Michel Lafon, 2019).

⁵³ R. Jakobson, "Linguistique et poétique" [1960], in Id. *Essais de linguistique générale*, vol. 1, Paris, Minuit, 1963, pp.209-248. Jeune, poète, Jakobson s'était intéressé aux formes de magie verbale de la Russie prérévolutionnaire, cf. R. Jakobson et L. Waugh, *cit.* p. 259-260.

ses formes littéraires, comme une fonction du langage à part entière, consistant en l'orientation autoréférentielle que tout message acquiert, lorsque les rapports de similarité structurant l'axe associatif de la langue sont projetés sur l'axe syntagmatique du discours. Le slogan *I like Ike* de l'agence Market Facts pour la campagne présidentielle de D. Eisenhower en fournissait un exemple. Le sobriquet du général, *Ike* [aɪk], rapproché dans le discours de *I* [aɪ] et *like* [laɪk], qui lui ressemblent phonologiquement dans la langue, se présente comme une synthèse naturelle entre le *je* et le fait d'*aimer*. L'efficacité du message puise à une sorte de vérité impersonnelle, émanant de la langue même, dont le poète (ou le publicitaire), n'est que le médium. Détaillé plus tard dans la théorie de l'iconicité⁵⁴, ce dispositif est étroitement associé dès le début par Jakobson à deux autres facteurs-clés du poétique : le rythme (une répétition des mesures syllabiques) et l'ambivalence (l'expression de différentes significations par un seul et même énoncé).

Dans la perspective qui est la nôtre, le rythme, l'iconicité et l'ambivalence du poétique ne sont que les reflets, dans l'énoncé, de l'inscription origininaire de l'énonciation orale au sein des événements dont elle fait partie et auxquels elle se réfère. Le poétique est la stylisation d'un énoncé oral *heureux* au double sens du terme : pragmatiquement efficace⁵⁵ dans ses fonctions mythopoiétiques et cosmogoniques, et exprimant du bonheur, à la manière des discours qui se convertissent en chants dans les films musicaux. C'est à ce titre que le poétique peut revendiquer un rapport à la vérité plus originnaire que la prose, dans lequel le sujet parlant n'est pas encore séparé de ce dont il parle, et sa représentation épistémique des événements n'est donc pas encore séparée de l'implication éthique et esthétique de son corps dans leur déroulement.

Le rythme est originellement le reflet, dans l'énoncé, du rythme des événements dont l'énonciation participe. Les chants de fête, de guerre ou de travail, par exemple, héritent du rythme des danses, des marches ou des gestes auxquels ils s'associent. Cette inscription de la parole dans le rythme de l'action comporte une inscription dans les rythmes physiologiques des corps qui y participent : le cœur, la respiration, le pas⁵⁶. Elle concourt, d'une part, à la mémorabilité de l'énoncé (cruciale dans les traditions orales) et, d'autre part, à sa capacité à émouvoir, motiver et mobiliser des groupes, donc à engendrer des événements. Si un chant de guerre peut faciliter la victoire, c'est qu'il peut s'articuler aux rythmes physiologiques des soldats, et ainsi contribuer à les coordonner.

L'iconicité est à l'origine la résonance, dans la texture phonologique et lexicale de l'énoncé, du timbre et de la structure logique des événements dont l'événement énonciatif participe : elle émane des valeurs différentielles que les mots acquièrent dans l'espace métrique délimité par le rythme. Réciproquement, dans la stylisation poétique, les icônes-images⁵⁷ (onomatopées, phonosymbolisme) assurent l'immersivité sensorielle de l'événement mythique énoncé, au sein de l'événement énonciatif qui le représente. Les icônes-diagrammes (paronymes, allitérations, rimes) établissent des correspondances mémorables entre les constellations conceptuelles énoncées et les constellations phonologiques de la langue qui les énonce, suggérant l'appartenance des deux à un ordre intemporel, impersonnel et commun anciennement appelé *logos* ou *fātum* (« le proféré »). Les icônes-métaphores (métaphores, allégories, comparaisons) manifestent la puissance créatrice du verbe, capable de transfigurer les faits par le seul fait de les nommer autrement. Ainsi, mettent-elles

⁵⁴ R. Jakobson, « À la recherche de l'essence du langage », *Diogène* 51, 1965, pp. 22-38.

⁵⁵ Au sens de J. Austin, *Quand dire c'est faire*, Paris, Seuil, 1970, pp. 48-49.

⁵⁶ D'où le nom de *pied* comme technicisme métrique de la poésie ancienne, mais aussi la tendance du rythme cardiaque et respiratoire à se synchroniser avec celui d'autrui lorsqu'on écoute la même histoire : P. Pérez *et al.* "Conscious processing of narrative stimuli synchronizes heart rate between individuals", *Cell Reports* 36, 2021, p. 1-11. Du point de vue neurophysiologique, cela semble être lié au rôle des ondes cérébrales dans le traitement du langage, et de leur synchronisation chez les personnes qui se parlent ou qui coopèrent : A.L. Valencia et T. Froese, "What binds us? Inter-brain neural synchronization and its implications for theories of human consciousness", *Neuroscience of Consciousness*, 6/1, 2020, niaa010.

⁵⁷ Pour cette typologie des icônes remontant à C. S. Peirce, "Syllabus of a Course of Lectures at the Lowell Institute beginning 1903, Nov. 23. On Some Topics of Logic" (in *The Essential Peirce: Selected Philosophical Writings*, vol. 2 : 1893-1913, Bloomington, Indiana University Press, 1998, pp. 258-288) et à R. Jakobson, "À la recherche de l'essence du langage", *Diogène* 51, 1965, voir désormais L. Nobile, "Introduction : Formes de l'iconicité", *Le français moderne* 82/1, 2014, pp. 1-45.

en abîme, dans l'énoncé, le rapport même que l'énoncé mythique entretient avec son contexte d'énonciation, puisque tout mythe énoncé est susceptible d'opérer comme un archétype, et donc comme une métaphore des événements dont son énonciation fait partie. Lorsque Virgile fait entendre à Auguste les bruits de la chevalerie d'Enée par l'allitération rythmée des consonnes occlusives qui en décrivent le galop (*quadrupedante putrem sonitu quatit ungula campum* « au rythme de quatre pattes, le sabot frappe le sol trempé », Aen. VIII 596)⁵⁸, il crée un pont sensoriel entre le passé mythique énoncé et le présent énonciatif, scellant l'interprétabilité de l'un à la lumière de l'autre : Enée comme métaphore d'Auguste (mythopoïèse), Auguste comme réincarnation d'Enée (cosmogonie).

L'ambivalence aussi est un reflet de l'inscription de l'énoncé dans la présence énonciative de l'oral. Si parler des événements est toujours, à son tour, un événement qui peut les modifier, ce dont on parle ne peut que devenir ambivalent de par le fait même qu'on en parle : à chaque instant, il sera encore, et ne sera déjà plus, ce qu'on vient de commencer à en dire. Encore une fois, la poésie en fournit des stylisations. Par exemple, le vers de Virgile *formosam resonare doces Amaryllida silvas* (Ecl. 1, 5) signifie à la fois que Tityre, allongé à l'ombre, « enseigne aux bois à résonner avec (le nom de) la belle Amaryllis » (c'est-à-dire à faire écho à ses chants d'amour pour elle) et qu'il « enseigne à la belle Amaryllis à résonner avec les bois » (c'est-à-dire à chanter, en imitant le murmure des arbres)⁵⁹. Cette ambivalence reflète le fait que, dans un univers oral, Amaryllis n'est pas reléguée au statut d'objet de discours : elle peut répondre (ou non) au chant de Tityre, et résonner à son tour (ou non) avec les bois qui résonnent avec son nom. Parfois dépréciée comme défaut d'une oralité incapable d'objectiver univoquement le réel, l'ambivalence se révèle comme l'objectivation d'un réel qui n'a, en réalité, rien d'univoque, consistant plutôt en l'ouverture de possibilités alternatives que nos discours contribuent à engendrer puis à trancher. En ce sens, la vérité poétique ressemble de près à celle de la physique quantique : changeante et paradoxale, faite non d'objets mais de relations et d'événements, elle implique toujours une perspective axée sur l'interaction fondatrice entre ce qui est dit et celui qui le dit⁶⁰.

En conclusion, toute énonciation, pour s'inscrire dans l'action de manière heureuse, doit s'harmoniser à son débit, à son intensité, à ses timbres, à ses structures logiques et ontologiques. Le rythme, l'iconicité et l'ambivalence du poétique ne sont que les reflets de cette résonance originaire. Par ce biais, ils sont directement connectés au substrat biopsychique de l'activité langagière et puisent à une vérité qui dépasse la sphère des représentations conceptuelles pour investir celle des actes et des émotions de ceux qui les énoncent. Cela explique l'efficacité mythopoïétique et cosmogonique du poétique, sa capacité à engendrer ou transformer les événements, grâce à des énoncés mémorables (durables, viraux), polysémiques (spirituels, consensuels) et émouvants (motivants, mobilisateurs). Le numérique comporte le risque d'une séparation aliénante du sujet parlant de lui-même, de la présence de son corps et de sa capacité à résonner avec les événements et les vivants qui l'entourent. Le poétique indique la possibilité, toujours ouverte, d'une réunification du sujet parlant avec la présence de sa voix, de sa corporéité et des résonances émotionnelles et sensori-motrices, qui la connectent à l'environnement.

Il sera difficile de faire face aux défis qui s'annoncent, notamment sur le plan environnemental et social, sans la création poétique de nouveaux mythes, et sans la cosmogonie d'une communauté politique capable de les incarner dans son présent.

⁵⁸ Je souligne les temps forts (où il faut que la voix s'appuie pour faire entendre le rythme).

⁵⁹ Sur la thématique de la résonance avec la nature comme source de la poésie bucolique cf. A. Marchetta, "La semantica di formosus", *Due studi sulle Bucoliche di Virgilio*, Roma, Internazionale, 1994, pp. 91-198.

⁶⁰ Cf. C. Rovelli, *Helgoland*, cit. et *La realtà non è come ci appare*, Milano, Raffaello Cortina, 2014, p. 9 : "Cet exemple montre bien que la grande science et la grande poésie sont semblablement visionnaires, et peuvent parfois parvenir aux mêmes intuitions" (ma traduction).